

SLOBODAN DUŠANIĆ
 Katedra za istoriju st. veka
 Centar za epigrafiju
 Filozofski fakultet
 Beograd

UDC 938+904:875

PLATON ET ATHENES: QUELQUES PROBLEMES HISTORIQUES ET ARCHEOLOGIQUES*

Dans les études platoniciennes contemporaines, il existe une tendance très marquée pour interpréter les dialogues de Platon en minimisant leurs rapports avec le milieu et l'époque lors de laquelle ils apparurent, l'Athènes du IV^e siècle. Il y a plusieurs raisons pour cet état de choses. D'une part, ce sont surtout les historiens de philosophie qui s'occupent de Platon, et ceux-ci, assez naturellement, s'intéressent aux éléments plutôt diachroniques que synchroniques de son oeuvre. D'ailleurs, l'historien de la philosophie peut difficilement dominer tout seul l'ensemble des détails de la vie athénienne au IV^e siècle, — politiques, archéologiques, littéraires, — afin de pouvoir entièrement saisir le contexte synchronique d'un dialogue „socratique“. D'autre part, il y a des indices, d'après l'avis de bon nombre de savants, pour supposer que Platon n'aimait pas beaucoup son époque, ni sa ville natale. Selon une conclusion implicite, — et inexacte, — ces deux alors, ne sont pas particulièrement importants pour l'exégèse des écrits de Platon¹. D'après une observation, l'homme qui construisit le monde des idées ne pouvait pas être satisfait par le monde réel auquel il appartenait². Le célèbre critique du penchant de Platon pour une société stable et disciplinée, K. R. Popper, considère que le Philosophe personifie l'ennemi de toutes les grandeurs qu'avait données l'Athènes antique: ses arts, sa démocratie active, son esprit libre³. L'opinion préconçue de l'hostilité irrécyclable entre Platon et Athènes, a en réalité fortement ralenti une compréhension complète de l'oeuvre platonicienne. Ce qui a contribué également à ce préjugé c'est la circonstance

* Sous une forme développée, cet article reprend un exposé fait aux Conférences de l'Institut F. Courby (Lyon) en avril 1980.

¹ R. Harder, *Neue Jahrb. für Wiss.*, 10 (1934), p. 492—500, dont le protêt contre „the biographical and developmental interpretation of Plato's political writing“ est énergiquement soutenu par H. Cherniss, *Lustrum*, 5 (1960), p. 473 et passim.

² H. Bengtson, *Griechische Geschichte*⁴, München, 1969, p. 254.

³ *The Open Society and Its Enemies, I: Plato*⁴, London, 1962, passim.

que, parmi les lettres conservées de Platon, la majeure partie reflètent les essais de Platon de réformer l'hellénisme de la Sicile. Le caractère partiel de ce que nous pouvons tirer de la correspondance platonicienne, au sujet de l'activité pratique de l'Académie, et des rapports personnels du Maître avec ses contemporains, eut comme suite que l'on prête une importance exagérée à Syracuse, dans toutes les tentatives pour interpréter ses dialogues⁴. Platon était-il en réalité plus syracusain, qu'athénien? Bien sûr que non. D'abord, presque toujours, la scène de ses dialogues est Athènes, et les interlocuteurs sont des Athéniens. Puis, bien des passages de son oeuvre témoignent, sans aucun doute, de l'amour de Platon pour sa ville natale⁵, amour que ne purent essentiellement troubler les malentendus dans les faits de principe et personnels. Il ne s'agissait pas d'un amour purement intellectuel, d'un amour platonique dans le sens populaire du mot. Lui-même dit⁶, qu'il avait désiré prendre une part active dans la politique athénienne, ce qui est plus que compréhensible pour un descendant de Solon⁷. Il est vrai qu'il renonça à le faire, mais cela n'exclut pas la possibilité de son influence indirecte sur les grands événements de l'histoire d'Athènes, par l'entremise de ces hommes d'Etat qui lui étaient proches, vu leur origine ou bien par leurs conceptions. On pourrait citer toute une série de données au sujet de cette influence⁸, bien qu'elles ne soient pas suffisamment examinées et utilisées. Les rapports de Platon envers Athènes sont contradictoires, come d'ailleurs bien d'autres choses dans son esprit passionné. Il approuvait ce qui était grand et bon à Athènes, surtout son passé de patronne et de centre spirituel de l'Hellade, telle qu'elle était lors de l'époque de la bataille de Marathon⁹; il ne faut pas oublier que Platon descendait de la vieille aristocratie. Il détestait l'Athènes ultradémocratique, maritime et agressive, — envers les Grecs, — des époques de la Fédération maritime, la mort de Socrate ou bien des démagogues du IV^e siècle, tels que Callistratos et Aristophon¹⁰. Cette contradiction interne de Platon s'exprima également dans les dialogues *Timée* et *Critias*, où l'Athènes du IV^e siècle est déchirée en deux, soit l'Athènes positive, traditionnelle et agraire, et l'Atlantide, négative, matérialiste et maritime des temps de la Guerre Sociale de 357—355¹¹. Dans ces dialogues émotifs, fortement colorés, l'idée fondamentale de la palanisation intérieure, témoigne de la profondeur et de la chaleur du patriotisme de Platon. On sent fort bien qu'avec l'âge, la force de toutes les émotions décroît, et la vieillesse de Platon démontre

⁴ Voir par ex. E. Barker, *Greek Political Theory*⁸, London, 1960, p. 130—136.

⁵ *Ep.* V, p. 322b, VII, p. 336d; *Criti.*, p. 112d, etc.

⁶ *Ep.* VII, p. 324b, 325a-b.

⁷ *Charm.*, p. 155a, 157d-e; cf. *Ep.* VII, p. 324d.

⁸ S. Dušanić, *Chiron*, 8 (1978), p. 72—76; *Živa Antika*, 29 (1979), p. 48sq. 60—71; *REG*, 92 (1979), p. 319—347.

⁹ *Ménex.*, p. 241a-c, 245a; *Criti.* p. 112d; *Leg.* III, p. 692csq.

¹⁰ *Gorg.*, p. 515bsqq., 518esqq.; *Ep.* VII, p. 324dsqq.; *Rép.* VIII, p. 565csqq. et passim; *Leg.* I, p. 638b.

¹¹ P. Vidal-Naquet, *REG*, 77 (1964), p. 420 sqq.; S. Dušanić, *Plato's Atlantis*, *Ant. Class.* (sous presse).

de moins en moins de puissance créative et artistique, mais par contre, de plus en plus d'aptitudes pour comprendre les choses et les expliquer¹². Sur le plan politique, cela signifiait que le vieux Platon était bien plus capable d'accepter l'Athènes de son époque et qu'il ne lui posait pas des exigences exagérées pour sa réfection¹³. Une évolution semblable de ses idées s'est manifestée chez lui aussi dans deux points qui sont en rapport direct avec le thème de notre article: dans son rapport envers le Beau et envers le drame attique, comme objet principal de l'esthétique du IV^e siècle¹⁴.

Il n'y a aucun doute que Platon avait un sentiment très développé pour le Beau. Il aimait la beauté des paroles, de la musique, la beauté physique des gens qui l'entouraient, la peinture, le beauté de la nature. Son goût aristique est, paraît-il, le plus manifeste dans la littérature. Il suffit de se souvenir du charme et de la puissance de la langue de ses dialogues. Même lorsqu'il cite les autres, Platon met en relief, constamment, les grandes qualités de son jugement sur la poésie. Les vers d'Homère, Hésiode, Pindare et Euripide, — sans mentionner d'autres poètes, — cités dans ses écrits, ont toujours une très haute valeur¹⁵, quoique leur fonction primaire dans le texte de Platon, soit moins esthétique que dialectique. Mais, les choses n'étaient pas si simples, même sur ce point¹⁶: en Platon, le philosophe combattait l'artiste. Comme on le sait fort bien, particulièrement par les dialogues *Ion*, *Banquet*, *République*, *Phèdre* et les *Lois*, Platon condamnait l'art de son époque pour des raisons métaphysiques et psychologiques à la fois. Métaphysiques, car cet art est seulement la troisième copie de la vérité absolue et par cela même sans valeur cognitive¹⁷. Psychologiques, car l'effet artistique est une question de sens, et les sens trompent, à la différence de la raison¹⁸. Au fond de la condamnation platonicienne, on trouve, cependant, les idiosyncrasies politiques. Cela est démontré clairement dans sa *République*, dont la *polis* exclut les artistes comme étant de mauvais éducateurs du peuple¹⁹. Ainsi que beaucoup d'autres critiques de la démocratie radicale à Athènes²⁰, Platon se rendait compte des rapports entre l'agressivité athénienne, et la beauté imposante de l'Acropole, ou des fêtes des Panathénées et des Dionysies²¹.

¹² Y. Brès, *La psychologie de Platon*², Paris, 1973, p. 261—283.

¹³ Cf. M. Piérart, *Platon et la Cité grecque. Théorie et réalité dans la Constitution des „Lois“*, Bruxelles, 1973.

¹⁴ Sur ce sujet très vaste, P.—M. Schuhl, *Platon et l'art de son temps*², Paris, 1952; A. Savić Rebac, *Antička estetika i nauka o književnosti*, Beograd, 1955, p. 112—187; *Lustrum*, 5 (1969), p. 520—554; W K. Guthrie, *A History of Greek Philosophy*, IV, Cambridge 1977, p. 204—211, 385sq., 392sq., 417—433, 545—554; V, Cambridge, 1978, p. 326—328, 345—347, 378—381.

¹⁵ Cf. A. Savić-Rebac, *o. c.*, p. 151sq.

¹⁶ Sur la fonction „psychagogique“ des métaphores platoniciennes, P. Louis, *Les métaphores de Platon*, Rennes, 1945, p. 175—184.

¹⁷ V. par ex. *Rép.* X, 596dsq.

¹⁸ *Ib.* VII, p. 523bsq.

¹⁹ III, p. 398asq.; X, p. 595sq., 605b, 607a. Cf. G. M. A. Grube, *Plato's Thought*, London, 1935, p. 206—208; A. Savić-Rebac, *o. c.*, p. 112sq.

²⁰ Plut., *Pér.* 12, 1—2; Ps.—Xén., *Ath. Pol.*, 1, 13.

²¹ *Rép.* V, p. 475dsq. Cf. *infra*, texte et notes 104sq.

C'est pour cette raison qu'il ne les aimait pas sans réserve; réciproquement, il appréciait Antimaque de Colophon, un versificateur monotone et sec²², mais érudit et prêt à moraliser les mythes. La solution impitoyable à laquelle Platon eut recours contre les artistes, il l'a, jusqu'à une certaine mesure, mitigée dans les *Lois*, où l'art est permis sous des formes diverses mais non sans restrictions²³. Ici apparaît plus librement que jamais, le penchant du Philosophe pour certaines formes de l'art imitatif jugé si sévèrement dans son oeuvre antérieure²⁴. Il y a même un certain parallélisme entre les rapports de Platon envers Athènes et ceux envers l'art et les artistes. Quant aux premiers, un combat entre le rationnel, — et c'est la cité idéale de la *République*, — et l'instinctif, — son amour pour Athènes dans laquelle Platon est né et a vécu, — a abouti à un compromis, c'est le modèle modéré des *Lois*. Une certaine solution moyenne a été également atteinte dans l'attitude compliquée de Platon envers les arts. Cette ligne de compromis qui menait vers un art intellectuel, philosophique et éducatif est tracée dans la pensée de Platon assez tôt, mais elle reçut une forme réalisable dans les *Lois* seulement²⁵.

Arrivé à ce point, nous devons nous souvenir du drame attique qui est vraisemblablement l'objet clé des combats intérieurs de Platon, d'ordre politique, esthétique et sentimental. D'après ses biographes anciens, Platon s'est dans sa jeunesse adonné à la peinture²⁶, et surtout il écrivit des tragédies²⁷. Ces données sont traitées aujourd'hui avec un grand scepticisme. On les rejette en général, — d'après notre avis sans de bonnes raisons, — comme une invention tardive dont le but était de souligner l'inconséquence du jugement platonicien sur les arts, jugement proclamé dans la *République*²⁸. Une autre tradition proche de celle-ci, me semble encore plus digne de foi, d'autant plus qu'elle est confirmée, indirectement, par Aristote. D'après elle, Platon admirait les mimes de Sophron²⁹. Ces deux témoignages sont en parfaite harmonie avec la conclusion à laquelle sont arrivés plusieurs savants contemporains, — que les dialogues de Platon représentent, pour Platon lui-même, la réalisation du modèle de l'art intellectuel et moralisateur dont il argumentait toujours le besoin. Ses dialogues seraient une substitution plus parfaite d'un même genre littéraire, à savoir, du drame

²² Proclus, *In Tim.* I, 28c. Cf. *Leg.* VIII, p. 829d (ἐὼν καὶ μὴ μουσικὰ πεπερωμένη) et les critiques de Duris (*FGrHist*, 76, F 83) et de Callimaque (frg. 589 Pfeiffer).

²³ Cf. M. Piérart, *o.c.*, p. 379—385.

²⁴ *Leg.* II, p. 658d (tragédie, comédie, épopée).

²⁵ G. M. A. Grube, *o.c.*, p. 196—202; G. R. Morrow, *Plato's Cretan City*, Princeton, 1960, p. 352—381.

²⁶ Diog. Laër., III, 5; Apul., *De Plat.* 1, 2; Olymp., *In Alc.* 2, 51—52, et d'autres. Cf. E. Keuls, *Plato and Greek Painting*, Columbia, 1978.

²⁷ Diog. Laër., III, 5; Apul., *De Plat.* 1, 2; Proclus, *In Remp.* I, p. 205, 4 sqq. Kroll; Olymp., *In Alc.* 2, 54sq., etc.

²⁸ Par ex. A. S. Riginos, *Platonica*, Leiden, 1976, p. 42—51.

²⁹ Quintil., *Inst. or.* I, 10, 17; Val. Max., VIII, 7, ext. 3; Athén., XI, p. 504b (d'après Duris); Diog. Laër., III, 18etc. Cf. Arist., *Poétique*, p. 1447b.

tel qu'il était à Athènes à l'époque classique³⁰. Dans le conflit entre son propre penchant émotif pour la poésie dramatique et pour l'Athènes impériale et théâtrocratique du Ve et IVe siècle, et les imperfections morales et philosophiques de ces deux facteurs complémentaires, Platon a, une fois de plus, formulé une ligne moyenne. Il la défendait en théorie par ses thèses sur la valeur de l'inspiration, de l'enthousiasme et de l'éros philosophique³¹. Sur le plan pratique, dans les cités idéales de la *République* et des *Lois*, particulièrement cette seconde, il laissa la place au divertissement et à l'enseignement que l'on atteint en suivant une sorte spéciale de textes dramatiques. Ces derniers ressemblaient, sans aucun doute, à ceux que le Philosophe lui-même créait pour les membres de l'Académie et un cercle d'amis entre les hommes d'Etat athéniens³². A en juger d'après ses dialogues que nous lisons aujourd'hui, il insistait sur la suggestivité de ces textes et il comptait sur les effets qui ne sont pas seulement intellectuels, mais aussi émotifs, surtout dans les parties mythologiques. L'influence esthétique et affective sur les lecteurs devrait se rapprocher, d'après Platon, de cette emprise sur les masses, qu'il appelait ἐπ' ἀγαθῶ ψευδός, mensonge utile. Il s'agissait du même moyen duquel, suivant le conseil du Philosophe, se servaient les membres de l'Académie et les amis de Platon entre les hommes politiques dans leur activité publique quotidienne³³. L'aristocratie de Platon a été effectivement une des constantes de sa pensée; en le reportant de la sphère sociale dans celle spirituelle, il a, jusqu'à la fin de sa vie, cru fermement que le vrai savoir n'était accessible qu'à un petit nombre de privilégiés. Tous les autres, même ceux pour qui les dialogues de Platon avaient été créés, devaient non seulement penser, mais aussi sentir et croire, naturellement à des degrés différents d'intensité en ces actions non-intellectuelles.

Ces notes d'introduction étaient nécessaires pour expliquer la méthode d'une, — appelons — la archéologique, — exégèse de l'oeuvre de Platon. Premièrement, il faut compter ici avec les objets, paysages, spectacles liés à l'Attique, Athènes et la vie athénienne au IVe siècle. En second lieu, si ces éléments „archéologiques“ sont donnés dans les dialogues de manière suggestive et avec des prétentions aux effets artistiques, ce n'est pas seulement parce que Platon désirait que ses écrits soient un achèvement artistique. Il comptait, avant tout, que grâce à leur beauté, leur contenu symbolique et métaphysique influencerait plus fortement sur les lecteurs et les auditeurs. L'influence avait comme but un progrès moral, c'est-à-dire, vu que la politique était la faculté maîtresse de Platon, — la réforme d'Athènes et de l'hellénisme du IVe siècle vers une communauté meilleure, une καλλιπολις (*Rép.*

³⁰ H. Kuhn, *Die wahre Tragödie — Platon als Nachfolger der Tragiker*, dans *Das Platonbild*, Hildesheim, 1969, p. 231—323; E. Hoffmann, *Zeitschr. philos. Forsch.*, 2 (1947), p. 465—485 (la comédie comme modèle des λόγοι Σωκρατικοί). Cf. *Lustrum*, 4 (1959), p. 234—240.

³¹ G. M. A. Grube, *o. c.*, p. 192sq. 212.

³² *Leg.* VII, p. 811 c-d. Cf. G. M. A. Grube, *o. c.*, p. 201.

³³ *Chiron*, 8 (1978), p. 71; *REG*, 92 (1979), p. 343sq.

VII, p. 527 c). Comme chef de l'école des législateurs et des hommes d'Etat, étant un panhellène attico-centrique, Platon avait tout le temps à l'esprit tant les buts pratiques que les moyens. Il collaborait avec un cercle d'hommes politiques athéniens, qu'on pourrait qualifier de panathénien, — surtout Timothéos et Chabrias (*F Gr Hist*, 328, F 223), — qui voulaient avoir une Athènes raisonnablement démocratique, à la tête des Grecs unifiés, mais libres³⁴. En troisième lieu, les dialogues de Platon, comme une sorte de drame attique réformé, devaient se servir aussi des conventions du drame attique. Par conséquent, le rôle qui y jouent les objets, paysages et spectacles, sera symbolique, de manière semblable aux rôles qu'ils avaient souvent dans les tragédies et les comédies du Ve et IVe siècle. Il est compréhensible, qu'il faut compter avec l'évolution qui, dans cette sphère également, s'est développée dans l'espace de temps d'Aristophane à Ménandre. Comme le dit explicitement Aristote³⁵, les attaques personnelles directes de l'ancienne comédie sont remplacées, dans la moyenne, par des allusions, *ὑπόνοια*. Ce caractère indirect et discret de toutes sortes de messages, se manifeste naturellement dans la tragédie du IVe siècle, et dans les dialogues „socratiques“ eux aussi; il explique le fait que le cadre „archéologique“ de la *République*, du *Phèdre* et du *Critias*, — dont nous allons nous occuper ici, — contient des allusions tendancieuses, mais bien cachées. Non seulement parce qu'il appartenait à une époque plus complexe et plus raffinée que celle de Périclès, mais parce qu'il était un psychologue pénétrant, Platon évitait, automatiquement, une propagande importune³⁶. D'autre part, on devrait toujours garder en vue les discussions de Platon avec le théâtre d'Athènes du IVe siècle. Dans ses dialogues, nous reconnaissons faiblement ou pas du tout, beaucoup d'actualités qui étaient transparentes pour ses contemporains, grâce à leurs reflets scéniques; notre compréhension serait complète si nous avions eu les drames en même temps que les dialogues qui sont leurs répliques philosophiques.

Commençons par la *République* qui est, par la place qu'elle occupe dans la série des dialogues de Platon, datée autour de 375—370³⁷. Son contenu est double. Elle expose, d'une part, les éléments d'un état idéal et utopique, éléments qui se sont graduellement cristallisés depuis le milieu du Ve siècle, parmi les théoriciens athéniens³⁸. *L'Assemblée des femmes*, d'Aristophane, démontre qu'on discutait publiquement ces problèmes là, et cela déjà au début du IVe siècle. Mais d'autre part, elle contient aussi des références qui concernaient seulement les conditions athéniennes de la fin de la troisième décennie du siècle. On y critique la démocratie dont les dirigeants tendent à la tyrannie, et l'image du nouveau tyran sorti de la démocratie corrompue ressemble beaucoup dans ses particularités à Callistratos, un démagogue influent et l'ennemi de Timothéos. On attaque non seulement la politi-

³⁴ *Supra*, note 8.

³⁵ *Eth. Nic.*, p. 1128a; cf. *Poét.*, p. 1449b7, *Rhét.*, p. 1348b, et *Polit.*, p. 1336b20.

³⁶ Cf. par ex. *Rép.*, VI, p. 399 b—c.

³⁷ W. K. C. Guthrie, *o. c.*, IV, p. 437; REG, 92 (1979), p. 342sqq.

³⁸ C. Mossé, *La fin de la démocratie athénienne*, Paris, 1962, p. 239sqq. 348sqq.

que intérieure de Callistratos, mais aussi celle extérieure, surtout dans le X^e livre du dialogue (le mythe d'Er, le fils d'Arménios); Callistratos a été, comme il semble, prêt à sacrifier la liberté des Hellènes de l'est à l'idée d'une coalition entre Athènes, Sparte et la Perse³⁹. Contrairement, Timothéos, — parent et ami de Platon et ayant les mêmes idées politiques que le Maître, — combattit, vers 371, l'opportunisme d'une telle politique philomédique et philolaconienne à Lesbos, en Troade et en Chersonnèse de Thrace⁴⁰. Cette activité panathénienne de Timothéos déterminait évidemment la scène et la date de l'entretien philosophique décrit dans la *République*. D'après quelques indications de Platon, la date dramatique du dialogue devrait être cherchée à l'époque de la guerre du Péloponnèse⁴¹; ce qui est sûr c'est que l'entretien eut lieu au Pirée, entre la fête de jour et celle de nuit, célébrées en l'honneur de la déesse thrace Bendis⁴². En fait, on insiste dans l'introduction du dialogue qu'il s'agissait des premières Bendidées officielles sur le sol de l'Attique (I, p. 327 a). Si nous pouvions savoir l'année de l'institution de son culte officiel à Athènes, — celui privé est sans aucun doute plus ancien, — nous saurions aussi le date dramatique de la *République*, mais elle dépend d'une controverse épigraphique, au sujet de laquelle nous ne pouvons pas nous arrêter ici⁴³. Il paraît probable que le culte de Bendis ait été établi officiellement en 429 et amplifié vers 412. En tout cas, il est essentiel que les premières Bendidées, comme cadre de l'entretien, sont mentionnées dans le dialogue avec une certaine emphase, spécialement la course aux flambeaux comme le point culminant de la fête (328 a). Elles sont, également, favorablement jugées quant à leur impression esthétique (327 a 4—5). Enfin, d'après les paroles un peu vagues de Platon, — elles s'harmonisent intérieurement avec le thème du dialogue (I, p. 354 a—b). Notre opinion est que le lien inexplicable qui existe entre les premières Bendidées et le contenu philosophique de la *République*, fut guidé par la politique pratique des années soixante-dix du IV^e siècle. Au cours de la guerre du Péloponnèse, l'intérêt des Athéniens pour Bendis était conditionné par leur désir de gagner la faveur des rois de la Thrace, Sitalcès et son héritier Seuthès I, comme alliés dans leur lutte contre Sparte, la Perse et les persophiles au Nord de la péninsule balkanique; c'est du moins une conclusion convaincante de M. P. Nilsson, fondée sur un témoignage de Thucydide⁴⁴. Des motifs semblables, de nature politique, ont contribué, vers 334, à un nouvel essor du culte de cette déesse à Athènes⁴⁵. Nous avons beaucoup de raisons de supposer que Platon, en prenant les premières Bendidées

³⁹ REG, 92 (1979), p. 326sqq.

⁴⁰ *Ib.*, p. 334 avec la note 97.

⁴¹ A. E. Taylor, *Plato, The Man and His Work*², London, 1960, p. 262sq.; W. K. C. Guthrie, *o. c.*, IV, p. 437 sq.

⁴² I, p. 327a—328a.

⁴³ F. Sokolowski, *LSCG*, Suppl., No 6, avec comm.

⁴⁴ II, 29, cf. 67. M. P. Nilsson, *Cults, Myths, Oracles and Politics in Ancient Greece*, Lund, 1951, p. 45sqq.

⁴⁵ *Ib.* (noter la contribution de Lycurgue, un Platonicien).

comme cadre dramatique de son dialogue, défendait l'activité de Timothéos autour de Lesbos en 371. Le roi des Odryses, Cotys, prenait parti pour les panathéniens, et contre la coalition médo-laconienne, depuis son élévation au trône aux environs de 383, jusqu'à la décade thébaine⁴⁶. Il y a plusieurs signes qu'il était en contact avec Timothéos, qu'il pouvait aider et probablement il le fit au nord de l'Égée au cours de 373 et 371⁴⁷. Ennemi⁴⁸ du Grand Roi et de Sparte en 383 et 375, Cotys a dû — avec la déesse Bendis, — symboliser la politique panathénienne, qui, de sa part, contrastait avec la tyrannie de Callistratos, régime condamné dans la *République*. Une comparaison avec les techniques employées par le théâtre athénien nous aide à éclairer la fonction du cadre bendidéen de la *République*; le rapprochement avec les oeuvres dramatiques devait aussi faciliter aux anciens lecteurs, d'en reconnaître la tendance. En ce qui concerne la technique, les visiteurs du théâtre athénien étaient déjà habitués à des pièces qui avaient comme scène, ou bien motif central, une fête publique. Le type de la fête est ici, ainsi que dans la *République*, en rapport avec l'idée principale de la pièce, Souvenons-nous des Θεσμοφοριάζουσαι d'Aristophane, un exemple célèbre dont l'auteur joue sa partie si importante dans le *Banquet* de Platon. Comme nous le savons, Θεσμοφοριάζουσαι sont une satire d'Euripide et de la nouvelle poésie. La fête des femmes, en l'honneur de Déméter, offrait un cadre tout à fait approprié aux attaques des héroïnes de la comédie contre le grand poète. On lui reproche, d'une manière irrésistiblement risible, deux traits fondamentaux de son oeuvre, tels que les voyait le grand public: l'attitude critique envers la morale féminine, et envers la religion traditionnelle. Il n'y a pas de doute que des situations semblables étaient populaires dans la comédie moyenne aussi, de laquelle, malheureusement, nous n'avons plus de nos jours une seule pièce. Mentionnons „les Fêtes“ (Ἔορται)⁴⁹ de Platon le Comique, qui est resté actif jusqu'aux années quatre vingts du IV^e siècle, peut-être même bien plus longtemps⁵⁰. Les fragments

⁴⁶ Démosth., XXIII, 118. Cf. A. Fol, dans *Hellenische Poets*, II, Berlin, 1974, p. 1001sq.; *infra*, notes 47—48.

⁴⁷ La paix commune athénienne de 371, inspirée par Timothéos (*REG*, 92, 1979, p. 319sq.), touchait surtout aux régions où le stratège agissait en 373 et 372/1: le Péloponnèse, la Thrace, l'Égée du Nord-est, peut-être la Grèce centrale elle aussi (H. Swoboda, *Rhein Mus.*, 49, 1894, p. 328, 338). Dans ce contexte, Epidauré devait représenter un point important (Arist. *Rhét.*, III, 10, 7 et 17), et on notera l'engagement de Cotys (vers 370?, A. Fol. *l. c.*, p. 1002) mentionné par Pausanias, II, 27, 6.

⁴⁸ A. Fol, *l. c.*, p. 1001sq. La coalition de Cotys, d'Abdère et de Chabrias, en 375 (Diod., XV, 36, 1—4; Enné le Tacticien, 15,8—10; schol. Aristid. *Panath.* 172, 7, p. 275 Dindorf [cf. F. Papazoglu, *The Central Balkan Tribes in pre-Roman Times* Amsterdam, 1978, p. 11—14]; je prends, avec V. Struzzulla, *Klio*, 3, 1903, p. 326 [cf. A. Fol, *l. c.*, p. 1002], et contre A. Hoeck, *ib.*, 4, 1904, p. 267sq., que la τῶν Θρακῶν μεταβολή, Diod., XV, 36, 4, n'a pu être préparée par Cotys), devait se porter aux relations internationales; sur la ligne de l'hostilité commune contre les Odryses (cf. Thuc., IV, 101), la Perse et les Triballes étaient des alliés naturels (sans doute, une polarisation analogue a provoqué l'expédition d'Alexandre le Grand de 335).

⁴⁹ Fragments 28—42 Kock.

⁵⁰ W. Kraus, *Kl. Pauly*, 4 (1979), col. 905; cf. J. M. Edmonds, *The Fragments of Attic Comedy*, I, Leiden, 1957, p. 1001 (et p. 499, sur la date hypothétique des *Heortai*).

conservés se moquent — dans le cadre du thème des fêtes, — de la débauche et de la dissipation des Athéniens. Il y a des raisons qui nous font croire que les Bendidées sortaient également en scène au IV^e siècle avec une tendance visant la politique extérieure, ce qui rendait possible aux lecteurs de la *République* de saisir la signification cachée du cadre de ce dialogue. La chose commença déjà avec Cratinos, dont les *Femmes thraces* (Θρᾶκται), probablement écrit vers 442, raillent la politique de Périclès (frg. 71 Kock), aussi bien que le culte de Bendis (frg. 80 Kock) à Athènes. Etant donné la grande réputation dont jouissait Cratinos parmi ses compatriotes de l'époque suivante, il ne serait pas exclu que ce motif fût connu et imité aux temps de Platon pour des raisons littéraires, ainsi qu'idéologiques. C'est peut être dans ce sens qu'il faudrait comprendre les comédies sous les titres *Λημνία*, voire *Λήμνιαι*, de Nicocharès, Antiphanès, Alexis et Diphilos, consacrées aux sujets thraces. Un fragment des *Lemniai* perdues d'Aristophane (365 Kock) indiquerait que les *Lemniai* du IV^e siècle pouvaient se rapporter aux fêtes de Bendis au Pirée. Il n'est pas exclu que la comédie moyenne traite ce motif comme le fait Platon lui-même dans le contexte des rapports athéniens avec les Odryses et la Perse. Le titre inexpliqué de la comédie *Λημνόμεσα*, du poète Strattis, — „Femme à moitié thrace, à moitié perse“, — reflète sans doute le rapprochement politique thraco-perse⁵¹. Il est vrai que la date de *Lemnomeda* est inconnue⁵², et que la chronologie de Strattis reste incertaine sur plus d'un point, mais il n'y a pas de doute que sa production littéraire alla jusqu'à l'époque à laquelle Platon travailla à la *République*⁵³.

Un tel rapprochement entre les Thraces et les Perses se produisit réellement peu de temps avant l'an 366. Ceci fit partie des grands mouvements diplomatiques provoqués par l'accord d'alliance médo-thébain aux conférences de paix de 367 et 366/5, et l'éloignement graduel d'Athènes de Sparte, après l'affaire d'Oropos. A côté de la Perse se rangèrent Thèbes, Argos, Carthage et Cotys lui-même, dont les ambitions avaient grandi entre-temps, et qui voulut les satisfaire aux dépens des intérêts athéniens au Nord de l'Égée. Le résultat fut que dans la politique athénienne prédomina une orientation active, presque agressive. Ce mouvement était mené par Timothéos, qui s'était réaffirmé après sa

⁵¹ Fragments 22—25 Kock. Pour le titre, cf. les *Θουριοπέρσαι* de Métagenès (frg. 6—9 Kock; il s'agit d'une pièce politique: J. M. Edmonds, *o. c.*, I, p. 841sq., note c); la variante au pluriel (dat.) *Λημνοπέδαις* (*sic*) dans le schol. Plat. *Lysis*, p. 320 Bekker, contredit l'interprétation de P. Geissler (~ Androméda etc.). Le vocalisme de la troisième syllabe de *Λημνόμεσα* n'exclut certainement pas la référence aux Mèdes (*brevis pro longa*); le titre contient évidemment un jeu double, sur l'ethnique et sur un nom en *-meda* ou *-medon*.

⁵² Une hypothèse gratuite chez J. M. Edmonds, *o. c.*, I, p. 818sq., note f (vers 392 av. J.—C.); le fragment *P. Oxy.* XXXV (1968), n° 2743, 1, s'il est de Strattis (et donc de la *Lemnoméda*), n'a pas d'intérêt chronologique. Le conflit entre Chios et Cos dont on fait l'allusion dans le frg. 23 n'est pas incompatible avec les luttes athéniennes contre le bloc perso-thébain de 367—364.

⁵³ W. Kraus, *Kl. Pauly*, 5 (1979), col. 395; cf. J. M. Edmonds, *o. c.*, I, p. 822sq., note c.

disgrâce en 370⁵⁴. L'expression la plus claire de cette nouvelle tendance fut l'expédition de Timothéos contre les Samiens en 366/5. A cette occasion, l'île fut occupée après un long siège et les ennemis d'Athènes en furent chassés. On y fonda une clérouchie athénienne. Cette dernière action, accomplie malgré les promesses solennelles que les Athéniens avaient faites à leurs alliés en 378, souleva une protestation à travers tout le monde grec⁵⁵. Et dans Athènes même, il y eut une manifestation d'opposition bien que le parti modéré et laconophile, ayant à la tête Callistratos, se trouvât alors sur la défensive⁵⁶.

En présence de ces événements, l'attitude de Platon devait être ambivalente et hésitante. Il ne pouvait entièrement approuver l'entreprise samienne de Timothéos, entreprise qui répondait bien plus à la mentalité des démocrates extrémistes qu'à celle des panathéniens. Les extrémistes qui, à cette occasion, levèrent la tête, conduisirent devant le tribunal non seulement Callistratos, mais aussi Chabrias, un parent et ami de Platon. D'après une anecdote, Platon a alors même témoigné devant les juges en faveur de Chabrias, bien qu'une telle loyauté ait été politiquement dangereuse⁵⁷. D'autre part, la réaffirmation politique de Timothéos fut chère à Platon, de même que les plans antiperses de celui-là pour que, à l'aide de Denys le Jeune, on élargisse l'influence athénienne autour de la Crète, la côte occidentale de l'Asie Mineure et sur la Chalcidique. Cette même année, 366/5, Platon séjourna un certain temps chez Denys à Syracuse, et son engagement personnel là-bas, — son travail avec Denys, son amitié avec Dion, — a été heureusement coordonné avec la politique de Timothéos⁵⁸. Nous avons des traces fort intéressantes de cela dans le *Phèdre*, dialogue portant le sous-titre *De la beauté*. Les faits stylométriques montrent que le *Phèdre* est plus récent que la *République*, et plus ancien que le *Politique*, publié vers 362⁵⁹; toute une série d'indices nous révèlent que le *Phèdre* a été écrit justement en 366/5.

Il est question d'une oeuvre dans laquelle on discute sur l'amour et la rhétorique, à l'occasion d'un essai de Lysias, représentant de certaines conceptions condamnables au sujet de ces deux arts. Dans l'attaque de Platon contre Lysias, il y avait, paraît-il, quelque chose d'actuel pour la crise de 366/5: les luttes de partis de cette année-là, mettaient particulièrement en avant les deux thèmes du dialogue⁶⁰. Ainsi, ce n'est pas par hasard que l'interlocuteur de Socrate rencontra Lysias chez un certain Epicratès, dans la maison nommée d'après le propriétaire précédent „La Morychienne“. Elle „avoisine le temple de Zeus Olympien“ (227b). Les anciens commentateurs du dialogue sa-

⁵⁴ S. Dušanić, *Chiron*, 10 (1980), p. 111 sqq.

⁵⁵ Ch. Habicht, *Chiron*, 5 (1975), p. 45sqq.; S. M. Sherwin-White, *Ancient Cos*, Göttingen, 1978, p. 76, note 194.

⁵⁶ Arist. *Rhét.*, II, 6, 24.

⁵⁷ Diog. Laër., III, 24.

⁵⁸ Cf. *Ep.* XIII, p. 363a, b-c.

⁵⁹ W. K. C. Guthrie, *o. c.*, IV, p. 48sqq.

⁶⁰ S. Dušanić, *The Political Context of Plato's Phaedrus*, *Riv. stor. dell' Ant.* 10(1980), p. 16 sqq.

vaiant déjà, ou bien devinaient, le rapport entre le caractère de Lysias lui-même, et l'endroit où on le rencontre⁶¹. Epicratès était le démagogue corrompu et médophile, condamné pour trahison à la patrie en 393 et 391⁶². „La Morychienne“, son habitation alléguée, avait reçu le nom d'un glouton célèbre, ridiculisé maintes fois dans la comédie attique⁶³. La mention de l'Olympiéion, restée obscure, impliquait aussi une critique dirigée contre les amis de Lysias. Car Platon devait être du nombre de ces Athéniens qui reprochaient à la cité l'état de l'Olympiéion qui n'était pas encore achevé. Très pieux, Platon protesta un peu plus tard de ce que des sanctuaires de Syracuse et de Sicile étaient en ruines⁶⁴, et, il semble avoir changé son attitude négative envers le pouvoir des Phocidiens à Delphes au moment où ces derniers prirent sur eux de restaurer le temple d'Apollon, détruit par le tremblement de terre de 373⁶⁵. Ce qui nous intéresse tout spécialement ici, c'est la possibilité que la maison de Morychos, voire d'Epicratès, ne se trouvât pas près du temple de Zeus Olympien, malgré l'assertion explicite du dialogue. D'après les indications contenues dans le texte de Platon, surtout d'après la mention de l'Olympiéion, la maison devait se trouver quelque part dans le sud de la ville, sur le sol du dème de Collitos. Toutefois, Epicratès était originaire du dème de Cephissie, situé loin de Collitos, au coeur même de l'Attique. On ignore quel était le dème de Morychos, mais l'anthroponyme lui-même n'est pas commun. Des quelques 6 porteurs de ce nom énumérés dans la *Prosopographia attica* (nos 10420—10423, cf. 10418—10419), pour trois d'entre eux on connaît des démotiques, et pas un seul ne coïncide avec le voisinage de l'Olympiéion. Certes, les gens fortunés comme Morychos ou Epicratès pouvaient s'acheter une maison et habiter en dehors de leurs dèmes, surtout si ces derniers n'appartenaient pas à l'*asty*, la ville proprement dite. Ceci serait d'ailleurs en accord avec leurs prétentions sociales. Mais la coïncidence topographique — Lysias, Epicratès, la Morychienne, et le temple inachevé — est trop frappante pour être tout à fait vraie. Ici, il s'agirait plutôt d'une topographie imaginaire qui devait souligner les faiblesses principales de la personnalité de Lysias, son médisance dans la crise de 366/5, semblable à celui d'Epicratès, son manque morychien de discipline morale, et l'athéisme qui s'est également exprimé dans son *Logos erotikos* dans la suite du dialogue. Les indications topographiques contradictoires devaient immédiatement sauter aux yeux du lecteur athénien, en découvrant leur caractère tendancieux. On citera comme un cas analogue les gros anachronismes platoniciens, — par exemple celui du *Ménexène*, — qui ont toujours, sur un autre plan, un sens politiquement tendancieux. La technique des pièces dramatiques bien connue aux Athéniens, y est appliquée une fois de plus,

⁶¹ Herm. Alex. *ad loc.* (p. 18 Couvreur).

⁶² J. K. Davies, *Athenian Propertied Families*, Oxford, 1971, p. 181.

⁶³ F. Stoessl, *Kl. Pauly*, 3 (1979), col. 1431.

⁶⁴ *Ep.* VIII, p. 356b.

⁶⁵ Contraster le rôle de Delphes dans les *Lois* avec la critique implicite à *Tim.* p. 72b.

Dans la comédie, seulement d'une manière différente, les libertés topographiques sont devenues presque conventionnelles. Un parallèle célèbre nous est offert dans les *Acharniens* d'Aristophane, dont la scène était établie comme si le héros au nom symbolique de Dikaiopolis n'habite pas dans son dème *Cholleidai*, mais en ville, et cela entre la maison d'Euripide, dont le dème était Phlya, et de Lamachos, dont le dème était Oa. La liberté est fonctionnelle du point de vue dramaturgique, elle est même, bien sûr, indispensable, car Dikaiopolis s'entretient tant avec le général qu'avec le tragique. Mais, elle comporte aussi une signification plus profonde. Celle-ci vise les difficultés internes athéniennes de l'époque des guerres du Péloponnèse, qui, d'après l'avis d'Aristophane, tirent leur origine de deux tendances de la vie publique: esprit guerrier excessif à l'exemple de Lamachos et la nouvelle morale non-héroïque introduite par Euripide. Divergeant par rapport à la ligne moyenne et saine de Dikaiopolis, elles sont également dangereuses et, — ridicules, du moins à la veille de la paix de Nicias, lorsque cette pièce fut écrite. Il ne faut pas, finalement, oublier que Lamachos figure comme un soldat typique dans un des dialogues de Platon lui-même (*Lachès*, p. 197 c).

La continuation du *Phèdre* confirme une telle interprétation. Socrate et son interlocuteur sortent de la ville et se dirigent dans leur célèbre promenade le long de l'Illissos. Une merveilleuse description de la nature qui suit, fait partie des plus belles pages que Platon ait jamais écrites (229a sqq.). D'ailleurs, le Philosophe nous dit explicitement que Socrate était émerveillé par le charme de la vallée dans cette journée d'été, et il souligne l'émotion de son maître devant un tel paysage⁶⁶. Les anciens lecteurs du *Phèdre*, — Plutarque par exemple, — ainsi que les lecteurs modernes, ont mis en rapport, à juste titre, le caractère inspiré de la description avec le premier thème du dialogue, qui est l'amour⁶⁷. Il est même probable que la gaieté du texte reflète la gaieté personnelle que Platon a dû ressentir vers 366/5, par suite du nouvel essor de sentiments qui le liaient au Syracusain Dion⁶⁸. Mais, une fois de plus, il convient de rechercher un enseignement moral et politique sous les effets littéraires. On pourrait citer plus d'un argument en faveur d'une telle approche. Avant tout, malgré d'assez nombreuses et précises indications topographiques que le texte de Platon donne sur cette promenade et l'endroit où Socrate et Phèdre se sont arrêtés, les commentateurs, à la fois modernes et anciens, n'ont pas réussi à reconstruire l'itinéraire des deux interlocuteurs. Les hypothèses savantes sont assez contradictoires à ce point de vue⁶⁹. D'après notre opinion, la raison en est qu'on présuppose qu'il s'agit d'une topographie réelle⁷⁰

⁶⁶ *Phèdre*, p. 230c—e, 234d, 262d, 263d, 279b—c.

⁶⁷ U von Wilamowitz-Moellendorf, *Platon*, I², Berlin, 1920, p. 455sqq.

⁶⁸ R. Hackforth, *Plato's Phaedrus*², Cambridge, 1972, p. 93, note 2; 99, note 2 (*Phèdre*, p. 252e, avec le commentaire de Hermias).

⁶⁹ V. en dernier lieu R. E. Wycherley, *Phoenix*, 17 (1963), p. 88sqq., avec bibl.

⁷⁰ *Ib.*, p. 91: „highly realistic“.

et non pas imaginaire et symbolique, ce qui en est le cas⁷¹. Nous ne nous arrêterons pas à des détails, sauf un: déjà la tradition manuscrite est indécise au sujet du lieu où Phèdre et Socrate traversent l'Ilissos. Est-ce que c'était dans la direction d'un sanctuaire quelconque (le Mètrôn?) du dème d'Agra, ou du fameux temple d'Artémis Agrotéra ou Agraïa, qui faisait partie du même dème, mais ne pouvait se trouver près de l'Ilissos⁷²? Le doublet montre sans doute que la première possibilité est plus plausible du point de vue de la réelle topographie⁷³, et la seconde, du point de vue du texte de Platon⁷⁴. Platon a, paraît-il, à dessein laissé ici un certain double sens⁷⁵ qui était nécessaire pour que les lecteurs s'associent à l'Ἀγροτέρως θυσία, cérémonie bien connue en l'honneur des vainqueurs à Marathon, célébrée chaque année à l'Artémision d'Agra⁷⁶. Or, toute l'introduction dans le *Phèdre* maintient la préférence de Platon pour les hoplites attiques sur les marins et la population corrompue de la ville même. Dans un passage emphatique (243c—d), il groupe Lysias, l'eau salée et les marins, en un ensemble qui psychologiquement et moralement est peu digne. En outre, l'auteur lui-même nous fait entendre que nous devons nous imaginer au-dessus de la topographie du *Phèdre*. En se rendant en promenade hors de la ville, Socrate dit à son interlocuteur, „un étranger ne peut avoir de meilleur guide que toi, mon cher Phèdre“ (230c, tr. L. Robin). Par cela, il fait allusion à l'habitude bien connue de Socrate de ne pas sortir hors des murs d'Athènes, mais l'emploi d'un verbe si fort et si „technique“ que celui de ξενάγειν, indique, d'après notre avis, que la topographie de la promenade doit être considérée comme symbolique et irréaliste⁷⁷. Encore plus éloquente à ce point de vue, est la courte digression sur Borée et Orithye. Les Athéniens, comme nous nous souvenons, croyaient que Borée, personnification du vent du nord, avait enlevé Orithye, la fille d'Erechthée, et ainsi devint leur gendre; c'est à ce titre qu'il les aida dans la bataille d'Artémision en 480, et depuis lors jouissait de grands honneurs dans cette ville⁷⁸. Socrate et Phèdre se souviennent de cette histoire et des prétendues propositions de chercher l'endroit de l'enlèvement dans la vallée de l'Ilissos (229b sqq.) D'après la version acceptée, celui-ci se trouvait à Briletos, loin

⁷¹ Cf. déjà Cic., *De or.* 1, 28.

⁷² *Phèdre*, p. 229c2: τὸ τῆς Ἄγρας (Ἀγραιῶς B², Eustathe et le scholiaste) mss. (= l'Artémision?, cf. Von Wilamowitz, *o. c.*, II, p. 363); τὸ ἐν Ἄγρας le lemme du scholiaste (= le Mètrôn?). Voir G. J. de Vries, *A Commentary on the Phaedrus*, Amsterdam, 1969, p. 47.

⁷³ Cf. R. E. Wycherley, *l. c.*, p. 96sqq.

⁷⁴ *Supra*, note 72. Parmi les éditeurs du dialogue, ce sont seulement Burnett et De Vries qui adoptent la leçon τὸ ἐν; les commentateurs partageant leur avis sont plus nombreux (P. Chantraine et R. E. Wycherley, entre autres).

⁷⁵ La leçon originale étant τὸ τῆς Ἄγρας; „corrigée“ τὸ τῆς Ἀγραιῶς ou τὸ ἐν Ἄγρας, elle perd son ambivalence.

⁷⁶ Stengel, *RE*, I (1894), col. 907 sq.

⁷⁷ L'exagération frappante à 230d1—3, est-elle une allusion sur la visite samienne de Socrate (Diog. Laër., II, 5, 23)? Celle-ci coïncidait, paraît-il, avec l'expédition de Pericles en 440, préfiguration de l'expédition de Timothéos en 366/5.

⁷⁸ Wernicke, *RE*, III (1899), col. 721sqq.; E. Frank, *ib.* XVIII (1939), col. 952sqq.

de là⁷⁹; Brilettos en est une scène logique pour des raisons à la fois géographiques et politiques. Car c'est de cette direction que soufflaient, vers Athènes, les vents du nord; d'autre part, vu que le mariage de Borée et d'Orithye était considéré comme le germe de l'impérialisme maritime athénien⁸⁰, le lieu de l'enlèvement s'accordait bien avec Brilettos et la Diacrie, patrie des extrémistes⁸¹, mais pas du tout avec l'Illisos et la Paralie panathénienne et aristocratique⁸². La discussion platonicienne au sujet de l'endroit exact est tellement frappante dans le *Phèdre*, qu'elle provoque des difficultés textuelles⁸³. Elle comporte une tendance cachée⁸⁴, mise en relief par une version rationaliste et savante du mythe que Socrate cite avec une discrète désapprobation (229 c—d). D'après cette version, Borée n'était pas le mari, mais l'assassin de la fille d'Erechthée; également au moment de l'attaque, Orithye jouait avec une certaine Pharmacée et non pas avec ses cousines comme le postule le conte traditionnel⁸⁵. Toutes ces innovations topographiques et mythographiques se concentrent donc autour du problème fondamental de l'orientation athénienne. Faut-il choisir, avec Aristide, une Athènes d'Athéna et terrienne, ou bien avec Thémistocle, une Athènes de Poséidon, et maritime⁸⁶? Ce qui a renouvelé l'importance du dilemme et qui en même temps formait le contexte politique du dialogue, c'est l'expédition de Timothéos contre les Samiens⁸⁷. En un mot, Platon était étonné par le rapprochement entre Timothéos et les extrémistes; c'est pourquoi, paradoxalement, Borée se déplace, de Diacrie, dans le tranquille paysage de la vallée de l'Illisos. Au fond, le Philosophe ne pouvait approuver cette attitude nouvelle de Timothéos, — de là en fait, dans le *Phèdre*, l'allusion aux *Μαραθωνομάχοι* et la condamnation des marins. Mais il ne la désapprouvait pas entièrement, et c'est la raison pour laquelle on n'accepte pas la rationalisation fort critique du mythe de Borée et Orithye. La fabrication du personnage de Pharmacée, s'insère dans ce schème si nous acceptons l'interprétation, injustement oubliée, d'après laquelle son nom est dérivé de *φαρμακός*, „bouc-

⁷⁹ E. Frank, *l. c.*, col. 954sqq.

⁸⁰ Cf. Hdt., VII, 189, avec *Leg.*, IV, p. 707c.

⁸¹ Arist. *Ath. Pol.*, 13 (la trichotomie Diacrie-Pédion-Paralie reflète les divisions socio-politiques du cinquième et, surtout, du quatrième siècle: O. Aurenche, *Les groupes d'Alcibiade, de Léogoras et de Teucros*, Paris, 1974, p. 120sq.; *Živa Antika*, 29 (1979), p. 70).

⁸² D'après leurs démotiques, Timothéos et Chabrias tiraient leur origine de Paralie; la mention de „la colline d'Arès“, 229b, souligne, elle aussi, cette incongruité.

⁸³ Cf. la remarque de L. Robin *ad* 229d (p. 5, éd. CUF).

⁸⁴ Mais connue sans doute à Hermias (*ad* 229b, p. 28 Couvreur, de Borée: *καὶ ναυμαχοῦσι τοῖς Ἀθηναίοις συλλαβέσθαι λέγεται*). Cf. *Phèdre*, p. 230a (Typhon: ἀτύφου μοίρας φύσει).

⁸⁵ R. Lullies, *CVA*, München, Bd. 4, München, 1956, p. 27—29, T. 205—208. Cf. K. Wernicke, *l. c.*, col. 728.

⁸⁶ *Gorg.*, p. 526b, 518esqq.

⁸⁷ Un navire athénien nommé *Oreithye* prit part à cette opération, *IG*, II³, 1609, 1. 67sqq. Cf. *FGrHist*, 325, F 4, avec comm. (l'invention de deux soeurs d'Orithye, Protogénéia et Pandora, immolées ὑπὲρ τῆς χώρας pendant une guerre béotienne).

émisnaire⁸⁸. Il paraît que le procès de 366/5, contre Callistratos et Chabrias, fut monté de telle façon, du moins de la part de Platon et de Timothéos, que Chabrias se tire d'affaire et que Callistratos, par sa mort publique, paie pour les péchés politiques d'Athènes.

Une telle exégèse du *Phèdre* doit, elle aussi, compter avec le fait que le *Phèdre* correspondait, de manière différente, avec le drame contemporain⁸⁹ et le drame du Ve siècle. Un comique du IVe siècle a écrit une pièce sous le titre de Φαῖδρος, mais les deux fragments conservés ne sont d'aucun intérêt pour l'aspect politique éventuel de la comédie⁹⁰. Eschyle avait écrit une tragédie, Ωρεΐθουια⁹¹, perdue aujourd'hui, qui, toutefois, pouvait réapparaître sur la scène du IVe siècle. Une hypothèse analogue peut être faite pour une pièce du Scphocle qui chanta le même sujet⁹². Parmi les poètes de la tragédie historique au IVe siècle, c'est Moschion qui a pu traiter dans son Θεμιστοκλής de la légende de Borée, comme d'un épisode pittoresque lié à la grande guerre de 480⁹³. Il existait, paraît-il, une pièce portant le même nom du comique Philiscos⁹⁴. Les Περσικά du poète épique Choïrilos, fragmentairement conservés, contiennent de beaux vers sur Orithye, faisant partie de la description de la bataille d'Artémision⁹⁵. Selon toute probabilité, ce poème, récité à l'occasion des Panathénées au IVe siècle ensemble avec les vers d'Homère, était analysé dans les discussions esthétiques à l'Académie⁹⁶. Pour notre sujet, il est important que le paysage imaginaire et symbolique se rencontre déjà dans les oeuvres littéraires du Ve siècle. On ne signalera que deux exemples célèbres, la ville des *Oiseaux*, qui persifle l'expédition sicilienne de 415—413, et la scène de l'Oedipe à Colone de Sophocle, qui symbolise la réconciliation et l'indulgence. Il semble que, dans le drame contemporain aux événements de 366/5, le paysage symbolique a eu son rôle, corrigé et moralisé dans le *Phèdre*. Le Μῆδος, une comédie de Théopompe, écrite semble-t-il vers 366, défend, à en juger d'après le titre et le fragment n° 30 Kock, la politique persophile de Callistratos⁹⁷. Le prologue de la comédie est récité par Lykabettos⁹⁸, personification de la fameuse colline située vis à vis de l'Acropole. On doit supposer que Lykabettos figurait ici

⁸⁸ F. G. Welcker, *Alte Denkmaler*, III (1851), p. 153sqq.

⁸⁹ V. le mémoire cité *supra*, note 60, au sujet des Πόλεις d'Anaxandridès (frg. 39 Kock) et de l'image décrite par Cydias, Arist. *Rhét.*, II, 6, 24.

⁹⁰ Alexis, frg. 245—246 Kock.

⁹¹ Noter, à ce propos, l'observation de Furtwängler citée par R. Lullies, *o. c.*, p. 29 (la „Theatermaske“ de Borée).

⁹² E. Franke, *l. c.*, col. 954.

⁹³ Cf. E. Diehl, *RE*, XVI (1933), col. 345sqq.; sur la date, K. Ziegler, *ib.* VI A(1937), col. 1964sq.

⁹⁴ Kock, II, p. 443.

⁹⁵ E. Bethe, *RE*, III (1899), col. 2359—2361.

⁹⁶ Proclus, *In Tim.* I, 28c; cf. A. S. Riginos, *o. c.*, p. 167sq.

⁹⁷ *REG*, 92 (1979), p. 346, note 167.

⁹⁸ Schol. Pind. *Pyth.*, 2, 75.

comme un ami des Perses⁹⁹, dans une fonction symbolique et mythologique, analogue à celle de Briettos avec son Borée.

Le grand problème de la polarisation des Athéniens en un parti maritime et un parti agraire, continuait à absorber l'Académie de Platon. L'affirmation des radicaux depuis 362, et leur insistance pour transformer la Seconde Confédération d'une ligue „égale“ en un empire athénien, ont fait de Platon un adversaire de plus en plus ouvert de l'orientation maritime. Grâce aux liaisons personnelles, son attitude est devenue encore plus marquée. Les amis de Platon, Timothéos et Chabrias, se sont eux-mêmes éloignés de cette politique extrémiste menée par Aristophon et Charès. Les conflits de ces deux derniers avec les panathéniens deviennent de plus en plus fréquents dans la cinquième décennie du siècle¹⁰⁰. D'autre part, les rapports attico-syracusains se détériorent graduellement, par suite des mauvaises décisions politiques prises par Denys le Jeune; dans le cas de Platon, pour qui l'alliance de Syracuse avec Athènes pourrait justifier, jusqu'à un certain point, l'agressivité maritime des Athéniens, ce processus a contribué à la condamnation définitive du programme radical¹⁰¹. La Guerre Sociale de 357—355, qui aboutit à la dissolution de la Seconde Confédération, provoqua, une fois de plus, une confrontation orageuse de caractère politique, idéologique et philosophique; elle était concentrée autour de la question si Athènes avait besoin de la terre et la paix, ou de la mer et la guerre. Platon intervenait avec ses deux dialogues, le *Timée* et le *Critias*, pour soutenir la cause des pacifistes, d'autant plus prêt que la Guerre des Alliés avait déjà coûté la vie à Chabrias, et menaçait que, — par suite du procès politique qu'avait lancé Aristophon contre Timothéos, — ce dernier ne soit définitivement éloigné de la scène publique athénienne. Comme cela a été récemment montré, le tableau impressif de la lutte d'Athènes contre l'Atlantide, annoncée dans le *Timée* et dépeint dans le *Critias*, reflète la division interne des Athéniens vers 355. L'Athènes du *Critias* représente la partie traditionnelle et agraire de la *polis*, l'Atlantide, l'extrémiste et maritime¹⁰². Le résultat du conflit de Athéniens et des Atlantes dans le *Critias* est la fin catastrophique des uns et des autres, issue qui illustre fort bien l'humeur pessimiste régnant vers 355 parmi les intellectuels

⁹⁹ Grâce à son rôle dans les légendes sur les Pallantides (cf. *FGrHist* 330, F 1, comm., note 9; Titans = Perses)? Egalement, la mention des *μεγαλῶνα*, frg. 29, pourrait concerner les relations perso-grecques, cf. par ex. Hdt., I, 135.

¹⁰⁰ *Živa Antika*, 29 (1979), p. 47sq. 69—71.

¹⁰¹ Cf. *Ep.* VII, p. 339d-e, 350csqq.; III, p. 315dsqq.; *Leg.* I, p. 638b.

¹⁰² Un indice important pour l'analyse chronologique et idéologique du *Timée-Critias* est resté négligé dans les travaux cités *supra*, note 11. La *Méropis* de Théopompe l'Historien (et d'Alexis le Comique [frg. 147 Kock] aussi ?), qui, avec ses communautés des *Μάγμοι* et des *Εὐσεβεῖς*, correspond nettement au complexe platonicien Athènes-Atlantide (*FGrHist*, 115, F. 75c, cf. E. Rohde, *Rh. Museum.*, 48, 1893, p. 110sq.; G. J. D. Aalders, *Historia*, 27, 1978, p. 317 sq.; je traiterai ailleurs de cette correspondance), fait allusion, par son nom (Thuc., VIII, 41, 2, etc.), à Cos opprimé par Athéna/Athènes (Ant. Lib., 15, cf. J. M. Edmonds, *o. c.*, I, p. 444sq., note d). Les oligarques de Cos furent, on le sait, parmi les initiateurs de la Guerre Sociale.

athéniens d'orientation modérée. La défaite de Timothéos, dans le procès contre Aristophon, a dû contribuer au pessimisme de Platon lui-même; déçu, le stratège quitta sa ville natale, pour mourir peu après à Eubée.

La lutte entre Athènes et l'Atlantide a naturellement ses aspects philosophiques et psychologiques. Politiquement même, le *Critias* n'est pas seulement une pièce d'occasion écrite pour raconter les événements des deux ans que dura la Guerre Sociale. Le dialogue analyse également les racines de l'impérialisme maritime athénien, qui tire son origine du Ve siècle. Pourtant l'accent principal est mis sur l'Athènes du milieu du IV^e siècle, et Platon n'a pas été suffisamment compris, à ce point de vue, par la science moderne. Entre autres, la liste des rois de l'Atlantide, semble contenir des noms qui font allusion aux hommes politiques athéniens d'alors appartenant à l'aile extrême, Aristophon par exemple¹⁰³. L'actualité que le *Critias* a dû avoir auprès de ses contemporains s'aperçoit également sur un autre plan, celui qui concerne notre méthode „archéologique“ dans l'interprétation de l'œuvre de Platon. Des recherches antérieures ont déjà relevé la description platonicienne du temple de Poséidon, situé au cœur de l'Atlantide; Poseidon étant, — ce qui est bien compréhensible, — le fondateur et le principal protecteur de cette utopie négative (116c sqq). La partie correspondante du *Critias* rappelle, en bien de choses, le vrai Parthénon athénien¹⁰⁴, qui, comme un symbole de l'empire du Ve siècle, -ἀρχή-, et de l'époque de Périclès, était, en même temps, le symbole de la politique expansionniste d'Aristophon et de Charès vers 356. Cependant, on n'a pas saisi jusqu'ici les aspects symboliques et athéniens du passage le plus suggestif du *Critias*, c'est-à-dire, de la description du serment des rois de l'Atlantide et des sacrifices rituels qu'ils offrent (119 d sqq.). Suivant un procédé littéraire typique pour lui, Platon a composé cette description par des éléments pris dans plusieurs spectacles athéniens. Il vise surtout les Grands Panathénées, fête centrale d'Athènes. D'ailleurs, les Panathénées figurent comme la date dramatique du *Timée* et du *Critias*¹⁰⁵, un fait dont la signification nous rappelle les Bendidées de la *République*. C'est pour cette raison que Platon précise que les souverains de l'Atlantide se réunissaient à l'occasion de ce rituel dans des intervalles de cinq ans, „pentétérides“ des Grandes Panathénées¹⁰⁶. Platon suggère que les dix rois atlantes, — en réalité ce sont les dix stratèges athéniens déguisés, — étaient en même temps les chefs de l'Etat fédéral (119 c, 120 c—d). Pareillement, les stratèges étaient les souverains, ou presque, du *Koinon* maritime athénien, au Ve aussi bien qu'au IV^e

¹⁰³ V. mon article cité *supra*, note 11, où les aspects syracusains du *Timée-Critias* sont également discutés.

¹⁰⁴ P. Vidal-Naquet, *o. c.*, p. 441sq.

¹⁰⁵ *Tim.*, p. 26e; Proclus, *In Remp.* I, p. 18 Kroll.

¹⁰⁶ *Crit.*, p. 119d: δι' ἐνιαυτοῦ πέμπτου, τότε δὲ ἀναλλὰξ ἔκτου. L'alternative doit être mise en rapport avec une convention de calendrier athénienne, peut-être celle à laquelle on réfère, implicitement, dans le témoignage peu clair d'Aristote, *Ath. Pol.* 54, 7 (καὶ τούτων οὐδεμιᾶ ἐν τῷ αὐτῷ ἔγγινεται).

siècle¹⁰⁷. Le sombre rituel des sacrifices que les rois offrent à Poséidon, correspond aux sacrifices des bœufs que les alliés étaient obligés d'apporter à Athènes, lors des Grandes Panathénées, pour manifester l'unité de la Confédération¹⁰⁸. Vu l'importance des Grandes Panathénées pour cet Etat fédéral, il est compréhensible que les rois atlantes, rassemblés tous les cinq ans, discutaient les affaires de leurs parties respectives de l'empire atlante, et jugeaient les transgressions contre la Constitution de l'Atlantide. Disons tout de suite que la Constitution, dont le pouvoir était garanti par les serments et „les anathèmes les plus terribles contre qui les violerait“ (tr. A. Rivaud), étaient gravés sur une stèle dans le temple de Poséidon (119 c sqq.). Pour les lecteurs modernes le parallélisme avec les institutions athéniennes est transparent, car à l'occasion des Grandes Panathénées, les Athéniens, du moins au Ve siècle, fixaient le montant du tribut fédéral, φόρος, et discutaient des sanctions à prendre contre les mauvais payeurs parmi les alliés¹⁰⁹. Il est possible que les Grandes Panathénées, tant de la première que de la seconde Confédération, étaient le contexte d'autres décisions administratives et judiciaires concernant les σύμμαχοι¹¹⁰. On pourrait remarquer qu'en réalité tout cela a été organisé au nom de la déesse Athéna, tandis que, dans le *Critias*, il est question d'un régime sous l'égide de Poséidon. Mais la substitution platonicienne d'Athéna par Poséidon, reflète la conviction des modérés athéniens que les Panathénées primitives sont devenues, au IVe siècle, une fête agressive et non-spirituelle; on trouve les échos d'une telle critique chez Isocrate, par exemple¹¹¹. D'après les adversaires de l'extrême démocratie, on devait chercher les racines de cette dégradation déjà à l'époque de Thésée, dont l'expédition contre Minos était considérée comme la naissance de la thalassocratie athénienne¹¹². La conclusion implicite de Platon, selon laquelle les Panathénées du IVe siècle représentent une sorte des *Poseidonia* ou *Theseia*¹¹³, explique entièrement quelques traits matériels dans la description du rituel atlante. D'abord, les stratèges-rois, pour conduire le taureau au sacrifice, „se mettaient en chasse sans armes de fer, avec seulement des épieux de bois et des filets“ (119d). C'est exactement ainsi qu'on représente Thésée, vainqueur sur le taureau marathonnier¹¹⁴. En second lieu, après le sacrifice ils buvaient le sang du taureau et consacraient les coupes où ils l'avaient versé à leur dieu

¹⁰⁷ Cf. par ex. Isocr., VIII, 134.

¹⁰⁸ R. Meiggs — D. Lewis, *GHI*, n° 69 (425/4 av. J.—C.), 1.55sqq.; S. Accame, *La lega ateniese del secolo IV a. C.*, Roma, 1941, p. 230, 1.2sqq. (372 av. J.—C.).

¹⁰⁹ R. Meiggs — D. Lewis, *GHI*, n° 69, 1.26sqq., cf. n°46 (de 447 av. J.—C.); Ps.-Xén., *Ath. Pol.*, 3, 5.

¹¹⁰ Cf. R. Meiggs — D. Lewis, *GHI*, n° 40 (? 453—2 av. J.—C.), 1.2sqq. 8sqq.; S. Accame, *o. c.*, p. 230, 1.2sqq. 17sqq. Dans les deux inscriptions, la juxtaposition des clauses relatives à la fête avec celles qui règlent la situation interne des alliés rebelles (Erythrées, Paros) paraît très significative.

¹¹¹ VII, 29sq. 52sq.

¹¹² Plut., *Thés.*, 24, 3 sq. Cf. R. Herter, *RE*, Supplb. XIII (1973), col. 1213sq.

¹¹³ V. mon article „Plato's Atlantis“ (supra, n. 11), note 87.

¹¹⁴ R. Herter, *l. c.*, col. 1086.

(120 a—b). Il en était de même, ou de manière analogue, au temps des fêtes des éphèbes¹¹⁵, dont le symbolisme théséen était, comme on le sait, très marqué¹¹⁶. En troisième lieu, la nuit après les sacrifices solennels, les dix rois assistaient à un rituel qui a toutes les caractéristiques du culte des morts athénien, du culte des héros, comme on les nommait jadis¹¹⁷. Or les fêtes des morts, les *Epitaphia* surtout, avaient à l'époque classique une connotation impérialiste très claire¹¹⁸. A cette occasion, les rois portaient „de très belles robes d'azur sombre“ (120 b), ce qui est la couleur de la mer, élément de Poséidon¹¹⁹. De telles chlamydes sombres, du moins lorsqu'elles furent portées par les éphèbes athéniens, symbolisaient l'affliction de Thésée par suite de la mort de son père Egée.¹²⁰

Les implications multiples du caractère impérialiste, théséen et éphébique des fêtes athéniennes consacrées aux morts ne sont pas difficiles à rendre; on se souvient des *logoi epitaphioi*, dus à Périclès, par exemple, Lysias et Platon lui-même (le *Ménexène*)¹²¹. Sous cette lumière s'explique encore un détail matériel dans le *Critias*, montrant que ce dialogue fait allusion à un objet athénien qui symbolise la mauvaise orientation des Athéniens au IV^e siècle. Ce sont les tablettes d'or consacrées au dieu, sur lesquelles les rois atlantes gravaient leurs sentences concernant les affaires de la politique impériale (120c). L'hypothèse paraît inévitable qu'on fait allusion au portique de Zeus Eleutherios et aux dons votifs qui y étaient exposés avec les tablettes portant des inscriptions explicatives; parce que, dans ce portique, on consacrait les armes de ceux qui avaient succombé pour la liberté d'Athènes et de ses alliés¹²². La liberté est devenue le slogan des extrémistes au service de leur politique agressive envers les membres de la Confédération. Le parti d'Aristophon et de Charès, imposait sa conception de la liberté ultradémocratique aux alliés à une époque où ceux-ci essayèrent, sous l'influence des tendances oligarchiques dans leurs cités, de se séparer d'Athènes, et d'opter pour Thèbes, Mausole ou la Perse¹²³. Donc, les tablettes sont devenues un signe visible du haut prix que l'on paie pour une telle liberté de valeur discutable. Il s'agissait non seulement d'un prix politique, mais aussi payé en vies

¹¹⁵ Ch. Pélékidis, *Histoire de l'éphébie attique*, Paris, 1962, p. 223, 227.

¹¹⁶ *Ib.*, p. 225sqq.

¹¹⁷ Ch. Picard, *L'Acropole*, 8 (1933), p. 8; cf. Eitrem, *RE*, VIII (1912), col. 1123sqq.

¹¹⁸ Isocr., VIII, 87; Plut., *Mor.*, p. 187e.

¹¹⁹ καλλίστην κυανῆν στολήν, cf. L—S—J, s.v. κύανος, 6.

¹²⁰ Ch. Pélékidis, *o. c.*, p. 15sq.

¹²¹ Noter, entre autres, une facette anti-thébaine des honneurs funèbres à Athènes (G. Argoud, dans *Mémoires*, I, éd. Centre J. Palerne, Saint-Entienne, 1978, p. 3sq.), qui correspond avec *Tim.*, p. 21b (*Apaturia*), et avec la tendance politique des fresques d'Euphranor (Mantinée) dont on parle ci-dessous.

¹²² Paus., I, 26, 2; X, 21, 5sq.

¹²³ M. Guarducci, *Riv. Fil.*, 89 (1961), p. 63sqq. (cf. R. Etienne — M. Piérrart, *BCH*, 99, 1975, p. 67sqq.; G. Argoud, *l.c.*, p. 15), à propos de la stèle d'Acharnes (*infra*, note 135).

¹²⁴ Cf. ci-dessus, notes 121 et 123.

humaines. D'où les armes votives dans le portique faisaient partie du thème politique des *Epitaphia*¹²⁴. Il y a plus d'un point de contact entre le *Critias*, et la stoa de Zeus Eleuthérios. A côté du même portique se trouvait la charte de la Seconde Confédération de 378, modèle de la charte de l'empire atlante, et contenant des anathèmes semblables à ceux dont parle l'auteur du *Critias*¹²⁵. A en juger par une allusion faite par Isocrate (*VII*, 41), le portique et l'inscription étaient considérés comme l'expression des idéaux militants qui régnaient vers 355. Parmi d'autres, ce sont les fresques d'Euphranor¹²⁶, qui ont contribué à la mauvaise réputation de l'édifice: étant donné l'intérêt tout personnel de Platon pour la peinture (*supra*, note 26), cette oeuvre d'Euphranor n'a pu passer inaperçue à l'Académie. Exécutées immédiatement après 362, elles présentaient, sur les murs de la stoa, Thésée ensemble avec les personnifications du Démos et de la Démocratie, ensuite la bataille de Mantinée¹²⁷. Il s'agit de l'une des très rares illustrations de la lutte fratricide entre les Hellènes¹²⁸. Euphranor avait également peint les douze dieux, mais de façon à ce que l'image de Poséidon soit la plus impressionnante et plus réussie que celle de Zeus¹²⁹: le portique appartenait en réalité beaucoup plus à Poséidon, qu'à son frère royal¹³⁰. On est tenté de supposer que le Thésée d'Euphranor tenait son épieux et son filet, tout à fait comme les Atlantes de Platon, car le peintre se vanta d'avoir créé, au lieu du Thésée anémique, nourri de roses, tel qu'était le Thésée de Parrhasios, un héros énergique, nourri de boeuf¹³¹; cette innovation a pu trouver facilement son reflet dans l'iconographie de la fresque. Dans tous les cas, le *Critias* témoigne de la condamnation de Platon contre les goûts carnivores des Atlantes¹³², et cette condamnation ne résulte pas exclusivement du végétarisme du philosophe. Il est difficile de dire aujourd'hui jusqu'à quel point Platon législateur insistait sur le problème de la vie frugale. Mais la gourmandise des Athéniens, précisément au sujet du boeuf, a été nourrie par les démagogues du milieu du IV^e siècle, Charès en premier lieu¹³³. Cette mauvaise habitude fut critiquée non seulement par les théoriciens modérés, mais aussi par Isocrate, *VII*, 29.

Le parallélisme des positions de Platon et d'Isocrate, vers 355, montre que tous les deux, de manière différente il est vrai, intercédèrent pour un changement de la Constitution de la Seconde Confédération,

¹²⁴ M. N. Tod., *GHI*, II, n° 123, 1.65sq. (παρὰ τὸν Δία τὸν Ἐλ.), 51—63 (clause très proche d'un anathème, surtout 1.61—63).

¹²⁶ Sur cet artiste, O. Palagia, *Euphranor*, Leiden, 1980.

¹²⁷ Paus., I, 3, 2—4, et d'autres. Cf. R. Vasić, *AJA*, 83 (1979), p. 345—350 avec bibl.

¹²⁸ *Ib.*, p. 347sq.

¹²⁹ Val. Max., VIII, 11, ext. 5.

¹³⁰ Je crois que, dans le calendrier des *Lois* (VIII, p. 828e), c'est Poséidon (et non pas Aphrodite ou Hermès, d'après l'hypothèse de Weinreich, *Roschers Myth. Lex.*, VI, col. 823—825) qui est remplacé par Pluton.

¹³¹ Plut., *Mor.*, p. 346a; Plin., *NH*, XXXV, 129.

¹³² *Criti.*, p. 120b; *Tim.*, p. 72esq. Cf. *Leg.*, VI, p. 728c-d.

¹³³ Schol. Démosth., III, 31; cf. Antiphanès, frg. 217—218 Kock. Voir aussi Aristoph., *Nuées*, 386, avec schol. (Panathénées).

et une réforme de la vie athénienne, y compris l'organisation éphébique. Moins compliqué, Isocrate l'a dit d'une façon explicite dans ses discours „Sur la paix“ et surtout l'„Aréopagitique“. Chaque initiative pour de telles mesures était toutefois politiquement dangereuse à cause de la *γραφὴ παρανόμων*; une réforme de la Confédération était interdite tout expressément, et sous la menace de châtiments sévères, par la charte de 378. Quant à l'Ephébie, son esprit agressif semble avoir été renforcé précisément vers 356¹³⁴, date approximative de la célèbre stèle d'Acharnes¹³⁵. Il n'est pas exclu que son original se trouvait également posé près de notre portique. Le document de 378, ainsi que celui de 356, contient des serments et des malédictions très expressifs. Le sens artistique de Platon devait ressentir la suggestivité de ces textes, de même que son expérience politique éprouvait la réalité du danger auquel s'exposait, à Athènes, un philosophe ayant des ambitions législatives. La première conclusion est confirmée par un passage des *Lois*¹³⁶, et surtout par les malédictions citées dans une inscription crypto-législative cyrénéenne¹³⁷. Celles-ci ressemblaient beaucoup aux malédictions contenues dans le *Critias*, fait sur lequel Ch. Picard a déjà depuis longtemps attiré l'attention, et cette ressemblance s'accorde fort bien avec la proposition que le texte cyrénéen représente un faux politique inspiré par Platon¹³⁸. Or l'hypothèse s'impose que la description du rituel atlante reflète elle aussi l'influence de l'art dramatique. Car Sophron, le poète favori de Platon, a été le premier qui donna aux anathèmes culturels une forme littéraire, dans une pièce que Platon devait connaître¹³⁹. Les *Epitaphia* et les fêtes éphébiques auxquelles fait allusion le passage analysé du *Critias*, ont également inspiré certains comiques du IV^e siècle, à juger d'après les titres *Ἡρώες* et *Ἐφηβοί*, pièces perdues aujourd'hui¹⁴⁰. Finalement, on pourrait citer plus d'un parallèle dramatique pour illustrer le rôle suggestif et symbolique donné au portique de Zeus, dans la partie descriptive du dialogue. Un des cours de l'action décrite ou sous-entendu par l'auteur du *Critias*, est centré sur cet édifice; sa fonction pourrait donc être comparée à celle de l'autel dans les deux tragédies d'Euripide, *Iphigénie à Aulis* et *Iphigénie en Tauride*¹⁴¹, l'autel servant aux sacrifices humains, et contrastant fortement le message principal du poète. On n'oubliera pas que notre portique avec la fresque de la bataille de Mantinée, avait en réalité

¹³⁴ *Supra*, note 123.

¹³⁵ Dernière édition: P. Siewert, *Der Eid von Plataiai*, München, 1972; cf. *JHS*, 97 (1977), p. 102sqq.

¹³⁶ III, p. 683esq. (une fiction tendancieuse).

¹³⁷ *Chiron*, 8 (1978), p. 56 (1.40sq.).

¹³⁸ *Ib.*, p. 70sq. Cf. Ch. Picard, *l. c.*, p. 9sqq.

¹³⁹ *Chiron*, *l. c.*, p. 71, note 108.

¹⁴⁰ V. l'index dans Kock, III, p. 696.

¹⁴¹ Cf. T. B. L. Webster, *Greek Theatre Production*², London, 1972, p. 14sq. 102sq.

inspiré un drame attique¹⁴², écrit peut-être par le tragique Astydamas¹⁴³. C'est le thème du tableau qui s'imposait, semble-t-il, aux contemporains; il s'agissait d'une guerre condamnée par Platon et les panhellènes, guerre fratricide¹⁴⁴.

Résumons brièvement notre analyse. Les exemples de la *République*, du *Phèdre* et du *Critias*, qui concernent la fonction symbolique, au sein du dialogue platonicien, d'un spectacle, d'un paysage ou d'un objet, montrent que l'exégèse de l'oeuvre de Platon doit compter avec l'engagement du Philosophe pour la politique panathénienne. Nous croyons que des recherches ultérieures vont confirmer et compléter cette conclusion. Pourtant, du point de vue de l'historien, il serait erroné de reprocher l'incapacité de Platon pour adopter une conception de l'art pour l'art, et le proclamer, une fois de plus, d'un totalitaire de mentalité machiavélique. La conception de l'art pour l'art est le résultat d'une très longue évolution, et il ne faut pas s'y attendre chez un penseur de la première moitié du IV^e siècle avant notre ère¹⁴⁵. Dans le cadre de la *polis*, tout devait servir les dieux et la permanence de la cité. Même les superbes sculptures de la frise du Parthénon, si peu visibles de ce côté du περίπτερος, ont été considérées plutôt comme une offrande à Athènes et à sa cité, que comme une oeuvre destinée aux spectateurs. C'est le mérite de Platon d'avoir graduellement formulé, en dépit de ses origines et des préjugés hérités, des principes plus larges. Sur le plan religieux et philosophique, sa hiérarchie des idées est universelle. Sur le plan politique, il n'est pas arrivé à une telle universalité, mais son orientation aristocratique était en même temps panathénienne et panhellénique; plus que cela, il était capable, comme nous le montre l'hommage rendu aux Bendidées dans la *République*, de compréhension pour les barbares. Cet aspect de son oeuvre annonce, parmi tant d'autres, le cosmopolitisme de l'époque hellénistique¹⁴⁶.

Primljeno 9. V 1980.

¹⁴² Id., *Studies in Later Greek Comedy*, Manchester, 1953, p. 90sq. (avec des réserves inutiles).

¹⁴³ Dont l'intérêt pour le cycle thébain et les légendes apparentées est bien attesté par les titres de ses pièces perdues aujourd'hui (cf. F. Stoessl, *Kl. Pauly*, 1, 1979, col. 668).

¹⁴⁴ *Rép.*, V, p. 470c.

¹⁴⁵ Malgré A. H. Gilbert, *Studies in Philology*, 36 (1939), p. 1—19.

¹⁴⁶ Cf. *Théét.*, p. 174esqq. Comme on le sait bien, parmi les élèves de Platon il y avaient deux barbares, un Perse et un Chaldéen.